Les mutations dans l'industrie des arts graphiques

Autor(en): **Meyer, René-Simon**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **81 (1989)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-386346

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les mutations dans l'industrie des arts graphiques

*René-Simon Meyer**

Les particularités et les privilèges des typographes par rapport à l'ensemble de la classe ouvrière mettent en évidence non seulement le fait que les typos savaient toujours lire et écrire, mais de façon plus générale, les riches traditions de cette branche.
Chaque compositrice et compositeur, ayant terminé son apprentissage avant les années 80, serait encore en mesure de travailler dans un atelier du XVI^{e} ou XVII^{e} siècle.
La mécanisation de la composition et des presses typo a certes eu pour effet une rationalisation du travail. Il n'empêche que les bases des métiers sont les mêmes, et avec elles, les valeurs professionnelles pour ne pas dire corporatistes.
A titre d'exemple, citons la longue résistance des typographes face à l'entrée des femmes dans les professions de l'imprimerie exercées par les ouvriers de métier. Ce n'est qu'en 1964 qu'elles ont été autorisées à apprendre les professions réputées par trop pénibles.
La continuité, presque l'immuabilité, s'est aussi traduite dans l'attitude des professionnels face aux changements. Le «gautschage», rituel de l'entrée dans la profession à la fin de l'apprentissage, aujourd'hui tombé en désuétude, symbolisait la signification de l'entrée dans la communauté des professionnels. L'apprentissage était terminé et il n'y avait qu'une minorité qui continuait à se former. Bien que le temps où l'on apprenait son métier pour toute une vie est révolu, cette ancienne conception influence aujourd'hui encore l'attitude de beaucoup de typographes.

Principaux facteurs de changement

Des gros changements sont intervenus dans l'industrie graphique à partir des années 70. Il faut non seulement considérer la diffusion de la photocomposition, mais également l'abandon de l'impression typo au profit de l'offset (plus commode à partir de la photocomposition), l'emploi de scanners dans le secteur de la reproduction de l'image et l'utilisation de chaînes automatisées à la suite des rotatives (dans les journaux pour l'encartage, l'empaquetage et l'adressage). Chaque équipement nouveau a ses implications propres.

* Sociologue, Syndicat du livre et du papier (SLP)

Le deuxième aspect qu'il faut considérer est le développement de la bureautique. La constante amélioration des équipements de bureau, plus particulièrement dans le domaine informatique et celui des photocopieuses. Cela se répercute de deux façons sur l'imprimerie: le service demandé à l'imprimerie n'est plus le même qu'autrefois et certains équipements de bureau approchent une qualité professionnelle et remplacent des équipements construits par les fournisseurs traditionnels des arts graphiques. Il va sans dire que le travail de l'homme se trouve changé de la sorte.
Le troisième élément important concerne les moyens de communication modernes, tels que les réseaux d'ordinateurs, les satellites de télécommunication, le vidéotex, le téléfax, etc., ainsi que le support constitué par la fibre optique.
En dernier lieu, il faut tenir compte de la situation conjoncturelle. Tout mouvement macro-économique se répercute immédiatement dans l'imprimerie – l'entrée de commandes dans le secteur fluctue selon le marché, plus particulièrement quand il s'agit de publications publicitaires.
Nous venons de voir les principaux facteurs des changements intervenus, classés selon le déroulement du processus de production dans l'imprimerie. Leur importance nous incite à approfondir tout particulièrement le domaine de la composition. Pour cette raison, il est nécessaire de modifier l'ordre: nous nous intéresserons en premier lieu à la bureautique, évoquerons après les changements dans la fabrication de l'imprimé en commençant par la fin du circuit de la production et, avant de conclure, nous reviendrons sur des questions d'ordre macro-social autour de la société *câblée*.
Nous n'insisterons pas ici sur les questions conjoncturelles puisqu'il n'y a pas lieu de faire des observations particulières pour l'imprimerie. Dans ce secteur, le poids des exportations est plutôt faible et celui des importations (principalement les livres et revues) relativement stable. Par conséquent, l'évolution du franc suisse par rapport aux autres monnaies a moins de répercussions que dans les secteurs orientés vers l'exportation.

Bureautique et imprimerie

En raison de ses brevets, Xerox a été pendant longtemps le seul producteur de photocopieuses. Ce domaine a entamé un fantastique développement, une fois ces droits échus. La qualité relative et la rapidité de ces machines de bureau ont permis à une partie des clients traditionnels de l'imprimerie de réaliser eux-mêmes toute une série de publications.
La qualité d'impression nécessaire pour un journal ou un document interne est moins élevée que pour des documents à plus large diffusion. On évite ainsi les délais de l'imprimerie souvent longs; et, pour des informations de nature interne (ou confidentielle), il est préférable que tout

reste dans le service. Cette évolution concerne également les fiches et formulaires à usage interne.
L'autre évolution lourde de conséquences est le développement et la diffusion des micro-ordinateurs de plus en plus performants. Bien que les logiciels de mise en page se soient constamment perfectionnés et soient donc devenus difficiles pour l'usager qui ne connaît pas la typographie, ceux destinés aux traitements de texte ont de plus en plus d'options permettant de réaliser des documents et des petits journaux tout à fait plaisants.
Les imprimantes laser ont connu le même essor. Il est toujours plus rare de recevoir chez soi des lettres à peine lisibles tirées avec les premières imprimantes. Les prix des imprimantes laser ont chuté et leur vitesse est bien plus élevée que celle des imprimantes à jet d'encre. Il est probable que les scanners connaîtront le même essor, ce qui permettra d'intégrer du texte, des images et des graphiques extérieurs dans les documents qu'on produit.
La saisie se fait de plus en plus chez le client. Malgré sa volonté, le SLP (Syndicat du Livre et du Papier) n'a pas pu freiner ce mouvement.
Plusieurs possibilités s'offrent, une fois le document saisi:

- Communiquer le texte à l'imprimerie en lui faisant parvenir une disquette par la poste ou par téléphone, si l'on possède un modem. Le photocompositeur charge le texte sur sa composeuse, le formate, le corrige si le client le souhaite et introduit les coupures de mots, puis la mise en page, etc. Hormis la saisie, tout est réalisé dans l'imprimerie.
- Réaliser la mise en page soi-même, avec des ciseaux et de la colle ou avec un logiciel approprié. A ce stade, la question du recours à l'imprimerie se pose à nouveau.
- Le document est apporté dans une imprimerie qui n'a plus qu'à fabriquer les plaques pour faire le tirage. C'est dans cette hypothèse qu'il est souvent fait appel aux imprimeries minutes travaillant avec des procédés d'impression simples et peu coûteux. Ces entreprises pratiquent des prix nettement plus bas et emploient peu de main-d'œuvre qualifiée.
- Les grandes sociétés possèdent souvent une petite imprimerie intégrée comportant une installation pour fabriquer les plaques, une presse offset pour petits formats et quelques équipements pour le façonnage.

En réalisant l'imprimé partiellement ou entièrement eux-mêmes, les clients potentiels des arts graphiques réalisent également des économies. Et si l'imprimé devient ainsi moins coûteux, on en fera plus. Autrement dit, le développement esquissé ici ne porte que peu préjudice à l'industrie graphique dans son ensemble, bien que la demande est en train de se modifier. Cela va toutefois causer d'importants changements pour les travailleurs employés à la préparation de la forme.

Micro-ordinateurs

Les micro-ordinateurs n'ont pas épargné les imprimeries. Certains se sont équipés au départ pour disposer du même ordinateur qu'un de leurs gros clients. Les questions de compatibilité posaient beaucoup de problèmes au début – aujourd'hui encore, ce n'est pas toujours facile. Il suffit souvent que le client n'utilise pas la même version d'un programme pour poser de sérieux problèmes au typographe. Mais même les plus conservateurs parmi les imprimeurs ont commencé à s'y intéresser, rien qu'à cause de la demande des clients. Les logiciels de mise en page font de plus en plus appel à certaines connaissances, et l'apprentissage devient trop laborieux pour l'utilisateur occasionnel, d'où la demande à l'imprimeur de maîtriser ces programmes. Les logiciels provenant de l'environnement informatique sont de plus en plus performants.
Un équipement Apple, par exemple, coûte 10 à 30% d'une photocomposeuse. En outre, ce secteur est bien plus dynamique que les fournisseurs traditionnels; il suffit de constater les intervalles entre deux versions d'un programme.
Ces équipements permettent en outre d'intégrer l'image au texte, bien que pour le moment, la résolution laisse encore à désirer. Ils se heurtent toujours à la question de la capacité de mémoire nécessaire pour traiter des illustrations, mais bientôt cette limite sera dépassée. La composition et le traitement de l'image deviendront une seule profession. Il faut espérer que la fusion future des deux secteurs entraîne également celle des syndicats respectifs (Union suisse des lithographes [USL] et SLP).

Offset et photocomposition

Le domaine du façonnage ainsi que celui de la reliure ont été fortement modernisés ces 15 dernières années. Dans la reliure, la main-d'oeuvre a diminué de 31,9% entre 1975 et 1985 alors que le nombre d'entreprises n'a diminué que de 14,1%. Et si nous ne considérions que les moyennes et grandes entreprises, les différences seraient encore plus nettes. Juste un petit chiffre: les salaires constituaient en 1975 le 50,1% du chiffre d'affaire, dix ans plus tard ce n'était plus que le 34%.
Le façonnage a beaucoup changé dans les imprimeries des quotidiens. L'encartage, l'empaquetage et l'adressage n'étaient que semi-automatisés dans les journaux et demandaient encore beaucoup de personnel (à bas salaires et travaillant dans le bruit). Aujourd'hui, presque tout est automatique, et les salariés exercent essentiellement une activité de surveillance de la chaîne.

Le gros événement dans le domaine de l'impression fut la disparition de la typo au profit de l'offset qui a plusieurs avantages et notamment celui d'être compatible avec la photocomposition. Techniquement le changement est important, mais non socialement. La grande majorité des conducteurs typo travaillent aujourd'hui sur des presses offset.
La conduite des machines à partir d'un tableau de bord n'est pas encore très répandue en Suisse. Mais il existe aujourd'hui des rotatives entièrement automatisées (introduction automatique des bobines de papier et des plaques, commande à distance de l'encrage, etc.) Ces nouvelles rotatives vont surtout se répandre dans les imprimeries regroupant plusieurs quotidiens, comme c'est le cas à Bussigny. Ce procédé est également utilisé pour l'impression de livres de poche, toutefois ces derniers sont essentiellement fabriqués à l'étranger.
Le scanner permet aujourd'hui le traitement électronique de l'image. Cet équipement demande encore plus de connaissances qu'auparavant. Il y a effectivement un risque qu'il provoque pour les travailleurs de ce domaine une évolution à deux vitesses. A terme, il n'y aura plus que les travaux délicats qui seront traités par le reprophotographe. Les programmes de mise en page intégreront directement les photos dans le texte.
La fabrication de plaques est devenue aujourd'hui un très petit secteur. Autrefois, il fallait que le stéréotypeur fabrique la matrice à partir de la page composée en plomb. Comme beaucoup d'autres professions de l'imprimerie, celle-ci à disparu.

Abstraction et monotonie

Nous nous étendrons plus longuement sur la photocomposition de l'imprimé, étant donné que c'est là que le plus de main-d'oeuvre est affectée. 43% des qualifiés et semi-qualifiés travaillent dans ce domaine tout comme le 43% des apprenties et apprentis apprennent le métier de compositeur, nouvellement typographe. Si nous tenions également compte des non-qualifiés (nous ne disposons malheureusement pas de chiffres suffisamment détaillés en ce qui les concerne), le rapport entre les différentes parties de la production se trouverait légèrement modifié, toujours en faveur de la préparation de la forme (autrefois appelée composition).
Les premiers équipements datent des années 60, mais c'est dans les années 70 qu'ils ont commencé à se répandre à une large échelle. Dix à quinze ans plus tard, l'ancienne façon de faire a pratiquement disparu. Même les petites imprimeries n'assurant que l'impression et celles n'exécutant que des travaux de ville (en-tête de lettre, faire-part, carte de visite, etc.,) se sont équipées.
Tout est allé très vite, parfois trop vite pour les salariés. Dans un premier temps, les linotypistes ont été recyclés à la photocomposition et les photo-

compositeurs au montage film ou papier. Le travail du linotypiste n'était pas limité à la frappe. Il connaissait le fonctionnement de sa machine et en assurait l'entretien, ainsi que des petites réparations. Le travail sur écran se présente de façon fort différente:
– peu, ou pas de connaissance du matériel; la relation de l'opérateur avec sa machine est limitée à la frappe du texte et l'introduction de disquettes;
– absence de «Wysiwyg» (image réelle) sur l'écran de photocomposition; il est parfois difficile de trouver l'erreur de formatage quand la sortie ne correspond pas à ce que l'opérateur voulait;
– toutes les opérations sont parfaitement perceptibles, c'est-à-dire visibles et audibles, donc concrètes sur une linotype, ce qui n'est pas le cas sur une photocomposeuse.

L'aliénation

Nous avons insisté ici sur la relation homme-machine. Ce couple est déterminant pour mesurer le degré «d'aliénation». L'ordinateur demande d'un côté une certaine capacité d'abstraction et, de l'autre, il contribue à rendre le travail plus monotone. La plupart des linotypistes ont apprécié leur nouveau travail durant la phase d'apprentissage. Une fois le défi vaincu, leur satisfaction a nettement diminué. Une enquête[1] a mesuré comment travailleuses et travailleurs appréciaient leur nouvelle activité par rapport à l'ancienne:

Améliorations entraînées par les nouvelles techniques:
confort au poste de travail,
bruits,
odeurs,
salubrité,
fatigue physique.

Dégradations entraînées par les nouvelles techniques:
stress,
tension nerveuse,
liberté individuelle,
atmosphère,rapports avec les supérieurs hiérarchiques.

Nous ne pouvons toutefois pas établir de rapport de cause à effet entre un équipement précis et le degré d'aliénation. Cela dépend déjà de la nouvelle division du travail née avec la photocomposition. Dans certaines entreprises, le travail est réparti selon l'aisance de l'opérateur face à son nouvel équipement. Le travail est alors distribué selon la difficulté. Dans

[1] Enquête réalisée, pour le mémoire de licence: «L'imprimerie au présent: les travailleurs face aux changements», pp. 179-218, R.-S. Meyer, Faculté de sociologie, Université de Genève, mars 1987.

ce cas, l'activité est devenue plus intéressante pour certains et plus aliénante pour d'autres.
L'aliénation est une perception individuelle d'un fait, et la structure psychologique n'est pas la même chez chaque individu. En plus, le travail que l'un considère comme intéressant ne l'est pas forcément pour l'autre. Un bon exemple en est le recyclage des compositeurs-typographes, travaillant avec le plomb, au montage film ou papier sur des tables lumineuses. Cette nouvelle tâche demande bien moins de connaissances que pour travailler avec le plomb. Il n'empêche que certains bons travailleurs de plus de cinquante ans ont éprouvé bien des difficultés à travailler sur une table lumineuse, en partie à cause de la charge visuelle. L'aptitude au changement, quel qu'il soit, n'est pas la même pour chaque individu. Et quand le moment du changement est précédé par une période de chômage, comme cela fut le cas pour beaucoup, les craintes sont bien plus marquées, puisque le chômage a déjà ébranlé une première fois l'amour propre et la confiance en soi. Cherchons néanmoins à établir ce qu'est l'aliénation.
Un travail aliénant est celui dont on ne comprend pas le sens, et pour lequel on ne voit pas la finalité de ses actes. On peut qualifier le rapport homme-machine d'interactif, quand l'homme commande réellement son instrument et est tenu de réfléchir.
A l'inverse, nous devons considérer la simple saisie de texte comme étant aliénante. L'augmentation du stress et de la tension nerveuse peuvent avoir pour cause les cadences plus élevées, la difficulté de maîtriser une nouvelle technique, ou l'ennui provoqué par un travail aliénant.
Le recyclage n'a pas été facile pour tout le monde. Certains n'ont pas été recyclés du tout, surtout les plus anciens. Pour éviter de les licencier, on leur a trouvé de nouvelles fonctions, souvent peu intéressantes. Les «linos» les plus chanceux ont été placés à la correction, notamment après avoir connu des problèmes de vue suite au travail à l'écran. Mais le travail à la correction n'est pas non plus ce qu'il y a de meilleur pour les yeux. N'oublions pas les collègues pour lesquels l'activité professionnelle s'est terminée de façon dégradante pour eux-mêmes, assignés à des postes de magasiniers, portiers ou huissiers. Ces derniers ont terminé leur «carrière» en supportant seuls leur souffrance, isolés de leur anciens collègues.
Pour les salariés concernés, le changement a été brutal. La transformation n'est toutefois pas comparable avec celles intervenues dans la plupart des industries, comme l'automobile souvent citée pour évoquer l'histoire du mouvement ouvrier du vingtième siècle. C'est là que le taylorisme s'est développé. L'introduction des chaînes de production avait non seulement pour objectif d'augmenter la productivité, mais également de reprendre aux ouvriers qualifiés le contrôle sur la production. Avec les chaînes de montage, ces derniers ont été remplacés par des non-qualifiés qui ont à leur tour marqué les luttes ouvrières de la deuxième moitié de ce siècle, jusqu'au jour où les robots viennent à leur tour bouleverser le processus

de production. Les arts graphiques par contre n'ont jamais connu le taylorisme, de sorte que l'informatisation du travail s'est faite dans un autre contexte.

La fin du corporatisme

La main-d'oeuvre était en grande majorité qualifiée. Comme la composition demandait beaucoup de travail, ils étaient en général un grand nombre de typographes, à exercer le même travail dans le même atelier. Il en résultait une grande **homogénéité** entre les travailleurs. Toute une culture s'est instaurée dans les imprimeries. La force et l'homogénéité du collectif ouvrier se manifestait de plusieurs façons:

- par une certaine résistance à une discipline excessive, courante dans d'autres secteurs industriels;
- par un fort taux de syndicalisation presque unique en Suisse;
- par le trait commun des membres du collectif qui était la profession et le sexe masculin.

Les salariés non qualifiés étaient exclus du collectif, donc marginalisés. En général, ils étaient occupés à des tâches bien distinctes. Il n'était pas concevable pour un travailleur de métier que quelqu'un fasse le même travail que lui sans posséder un Certificat de capacité.

Leur attitude à l'égard des femmes est encore plus significative. En allemand, l'apprentie est appelée «Lehrtochter», le terme est donc composé par apprentissage «Lehre» et fille «Tochter», ce qui n'est pas le cas pour les garçons «Lehrling» et non «Lehrsohn». Cela nous rappelle le passé récent où, en dehors des garçons, l'apprentissage était réservé aux filles de patrons.

Plusieurs conflits au sujet de l'emploi des femmes avaient divisé le syndicat (anciennement FST). Longtemps il n'y avait que les tâches les plus pénibles et les moins rémunérées qui était ouvertes aux femmes (et aux enfants au siècle passé), comme par exemple le travail des margeuses. Ce n'est qu'en 1960 que la FST accepte d'ouvrir la profession aux filles de patrons et de typographes. Enfin, en 1964 la profession de compositeur-typographe est devenue accessible aux femmes.

L'ouverture qui était faite aux femmes s'est avérée irréversible, bien qu'elles n'aient pas été accueillies avec beaucoup d'enthousiasme par les collègues. Beaucoup d'hommes les ont mal acceptées. Ils considéraient que les femmes avaient été engagées «contre» eux-mêmes. En 1967, on dénombrait 216 apprenties compositrices, soit 12% de l'ensemble des apprentis compositeurs. En 1984, elles ont passé à 516 ou 52%. La proportion globale des apprenties dans les arts graphiques est de 32%.

Toujours discriminées

Certaines féministes affirment qu'un métier ne s'ouvre aux femmes qu'en situation de crise, c'est-à-dire quand il est menacé de disparaître. Cette observation est en tout cas exacte pour les arts graphiques. Les plus menacées par la saisie chez le client sont les femmes clavistes semi- ou non qualifiées et, dans une moindre mesure, la composition en général. Voici quelques chiffres approximatifs datant de l'année scolaire 1987/1988:

Apprentissage[2]	Composition	Repro	Impression	Reliure
Proportion de filles	58%	44%	8%	70%

Il apparaît de façon indiscutable que le nombre d'apprenties est inversément proportionnel à la sécurité de l'emploi et à l'importance du salaire dans les différents domaines de l'industrie graphique. Elles demeurent les dernières à être engagées dans un secteur et les premières à être licenciées dès qu'il y a une crise.

Que les métiers des arts graphiques se soient ouverts aux femmes ne signifie pas pour autant qu'elles aient été totalement absentes auparavant. Longtemps, elles étaient cantonnées dans des tâches d'auxiliaires. Encore aujourd'hui, 48% des femmes travaillant dans l'imprimerie sont semi-ou non qualifiées contre 21% pour les hommes. Elles sont également nombreuses dans les expéditions de journaux, un secteur qui n'est pas soumis au contrat collectif. Les conditions de travail et les salaires contrastent singulièrement avec ceux de l'imprimerie. Classé par l'OFIAMT dans le domaine postal, le travail de nuit pour les femmes n'est pas soumis à autorisation dans les expéditions de journaux.

Les femmes qualifiées sont celles qui subissent le moins de différences de salaire par rapport à leurs homologues masculins. Elles gagnent en moyenne environ 20% en moins que l'homme de métier, tandis que pour les non qualifiées, la différence s'élève à 40%. L'alignement du salaire minimum des femmes non qualifiées sur celui des hommes de même condition, réalisé selon le contrat collectif d'ici 1994, ne fera que rendre l'iceberg moins visible.

La crise de 1974 a accéléré le processus. La mauvaise conjoncture s'est répercutée dans l'imprimerie et plusieurs entreprises ont fermé ou tout au moins réduit leurs effectifs. Avec la photocomposition, la capacité de production des entreprises a nettement augmenté. Croyant amortir leurs équipements, plusieurs se sont mis à produire à bas prix pour satisfaire leur capacité de production. L'introduction de la photocomposition a également eu certaines incidences sur l'emploi – mais sans doute moins

[2] La majorité d'entre elles sont des apprenties sérigraphes.

qu'on ne pouvait le craindre. La crise s'est fortement répercutée dans l'attitude syndicale. Craignant la perte d'emplois, les organisations ouvrières ont glissé sur le terrain de la défensive. Hormis les typos genevois qui ont fait grève en 1977 pour les 40 heures et l'alignement des conditions des non-qualifiés sur celles des qualifiés, les organisations ouvrières cherchaient avant tout à préserver les acquis.

Travail et loisirs

Ce processus a provoqué une division au sein du collectif ouvrier. Les conséquences des nouvelles technologies ne sont pas les mêmes pour tous. Certains ont hérité de fonctions plus intéressantes, tandis que d'autres ont été relégués à des fonctions assez pauvres pour un professionnel. Parfois, l'unité entre travailleurs a cédé à la concurrence quand il s'agissait de faire valoir ses capacités professionnelles pour se voir attribuer un travail intéressant. De plus, la multiplication des fonctions et la parcellisation du travail (nouvelle répartition humaine et spatiale du travail), ont entraîné un accroissement des fonctions hiérarchiques.
Une étude sur l'érosion biographique révèle trois attitudes parmi les salariés[3].

– *Le type professionnellement actif:* qui se sacrifie pour son travail. Il est prêt à renoncer au temps libre pour assister à des cours du soir. Son sentiment d'appartenance au collectif ouvrier se modifie également. L'érosion consiste dans le renoncement au temps libre, c'est-à-dire dans le transfert d'un conflit de travail dans la sphère privée. Cela crée de nouvelles tensions, étant donné que son avenir demeure trop incertain et il reste difficile d'imaginer les perspectives professionnelles s'étendant sur toute une vie.

– *Le type socialement actif et professionnellement résigné:* chez qui les exigences professionnelles sont réduites au minimum. Le recyclage doit s'effectuer durant les heures de travail et la formation continue serait déprivatisée. Il conserve l'éthique du travailleur de métier, mais refuse d'empiéter dans la sphère de reproduction pour répondre à des exigences professionnelles. Il est conscient et souvent actif dans le domaine des conséquences sociales des transformations du processus de production. L'érosion résulte ici d'un renoncement à une révolution professionnelle en tant qu'ouvrier qualifié et en conformité avec les conditions sociales et techniques de la technologie nouvelle.

– *Le type détachement:* il s'agit là avant tout d'un groupe d'ouvriers qui a été embauché récemment. Il se caractérise par sa perspective biographique d'évolution «empreinte de réflexions réalistes et pragmatiques»[4]. Il

[3] D. Brock, H.-R. Vetter: «Alltägliche Arbeiterexistenz, Soziologische Rekonstruktion von Lohnarbeit und Biographie», Frankfurt/N.Y., Campus-Verlag, 1982.
[4] Ibidem.

qualifie son activité professionnelle de job dont le contenu ne peut en rien satisfaire les exigences personnelles de travail. Ce groupe devient de plus en plus nombreux.
L'enquête internationale «Job in the 80's» a révélé une diminution des valeurs de l'ouvrier de métier, notamment en Allemagne. Cette évolution est sans doute liée à une nouvelle articulation entre travail et loisirs qui a commencé à se répandre dès la deuxième moitié des années 60. Les nouvelles formes de travail se sont développées, telles que le travail temporaire, à temps partiel, précaire, etc. L'image de l'usine avec une enceinte autour d'elle disparaît au profit d'une nouvelle, qui la veut insérée dans un espace géographique et le tissu social. Cette nouvelle donne territoriale correspond à un changement dans la perception du travail et de la culture ouvrière née avec le capitalisme. Les valeurs de la société de loisirs influence de plus en plus travailleuses et travailleurs. Le social est petit à petit devenu le terrain privilégié de la résistance des dominés aux dominants. Certes, dans la réalité, nous ne pouvons pas simplement diviser les salariés en trois catégories. Mais ce type de modèle s'avère fort utile pour la réflexion sur l'activité syndicale. Ce type d'analyse est rarement pris en compte par les organisations de travailleurs. Ce serait toutefois très utile de mieux cerner la base pour mieux atteindre les travailleuses et travailleurs. Trop souvent les secrétaires syndicaux conservent invariablement une image de la base, qu'ils se sont faite lorsqu'ils étaient encore actifs dans leur profession. Comme il y a de moins en moins de collègues actifs dans leur syndicat, il est devenu indispensable de se doter d'instruments, afin de mieux prendre en compte les différentes composantes de la base. Nous sommes forcés de reconnaître un certain dysfonctionnement dans plusieurs syndicats qui ont du mal à répondre aux nouvelles préoccupations et exigences de certaines catégories de salariés comme les femmes ou les jeunes.
En traitant des syndicats, nous ne faisons qu'entamer un sujet que nous ne pouvons développer dans le cadre de cet article. Il serait toutefois intéressant de comparer l'approche des nouvelles technologies par les différentes organisations.

L'image et le poids des syndicats

Nous nous sommes intéressés aux implications des nouveaux moyens de communication pour les salariés. Nous ne pouvons cependant pas ignorer que les nouveaux supports de l'information provoquent et résultent de changements sociaux beaucoup plus profonds. L'exemple le plus évident pour cette imbrication est la question de savoir si c'est la technologie qui crée les conditions pour la concentration de la presse ou si la technologie répond à la volonté des nouveaux magnats de la presse. Des intérêts

d'ordre politique et économique sont à la base des mouvements de concentration observés un peu partout, tandis que la technologie permet d'imprimer simultanément un même produit en différents endroits du globe, avec les mêmes articles et les mêmes illustrations.
Chaque média a son effet propre. Nous ne retenons pas le même message si l'information nous parvient par la télévision, par le quotidien ou par les ondes d'une radio locale. Certains supports permettent d'informer à peu de frais, et sont de ce fait plus ouverts à une multitude d'utilisateurs. D'autres impliquent de gros moyens, et le risque est beaucoup plus grand qu'ils soient antidémocratiques. C'est sous cet angle qu'il faut considérer le développement des télévisions privées. L'image et le poids des syndicats dépend également de leur façon d'apparaître publiquement. Nous ne savons que trop bien que ce n'est pas nous qui contrôlons les médias. Cela devrait nous inciter à mieux utiliser des médias alternatifs (moyens et contenu) qui nous sont aussi plus accessibles.